

## **Le projet anthropologique.**

**Pr. Paul Pandolfi**

Univ. Paul Valéry. Montpellier3.

Je voudrais dans les lignes qui suivent non pas donner une énième définition de l'anthropologie mais davantage avancer quelques idées pour tenter de cerner ce qu'est le projet anthropologique.

D'entrée de jeu, je caractériserai ce dernier à l'aide de deux brèves formules. Le projet anthropologique se présente en effet comme la volonté de *penser le même et l'autre* ou encore *penser l'universel et le particulier* <sup>1</sup>.

Ceci posé, il est néanmoins nécessaire -me semble-t-il- d'illustrer et expliciter ces affirmations.

### **Regard ethnologique et ethnocentrisme.**

Comme la plupart des sciences humaines, l'anthropologie –en tant que discipline scientifique autonome- est née dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Mais, avant même cette naissance, existait depuis longtemps ce que je nommerai un *regard ethnologique*. Les œuvres d'auteurs d'époques et origines diverses (Hérodote, Montesquieu, Ibn Battuta...) peuvent ici être convoquées à l'appui de cette affirmation.

Pour la plupart de ces « ethnologues avant l'heure », ce regard ethnologique se manifeste dans une propension à s'intéresser aux autres, à leur différence et dans le désir de relever, soit en s'en étonnant (voire en s'en offusquant) soit en les glorifiant, les différences culturelles. Mais, dans tous les cas, ces œuvres sont peu ou prou empreintes d'ethnocentrisme.

Dans son sens le plus large, l'ethnocentrisme peut être défini comme une attitude consistant à dénigrer voire rejeter les pratiques, normes et valeurs d'une culture autre parce que justement différentes de celles en usage dans la société de l'observateur.

S'installe alors de manière explicite ou implicite l'équation : NOUS > AUTRES.

Deux précisions sont ici nécessaires :

a/ L'ethnocentrisme est une attitude très ancienne et qui remonte à l'origine même de l'humanité. Nombreux sont les exemples qui peuvent étayer cette affirmation. Songeons aux Grecs qui définissent comme « barbares » ceux qui ne vivent pas dans la cité-état ou encore à Hérodote qui, au V<sup>ème</sup> siècle avant JC, décrit les Egyptiens comme des gens qui « agissent à l'inverse des autres peuples » soit -s'il est nécessaire de traduire- à l'inverse de nous, les Grecs. On pourrait tout aussi bien citer ici les propos d'Ibn Battûta qui s'offusque des mœurs « étranges » et « inconvenantes » à ses yeux de certaines populations sahariennes : *« Je me rendis une fois chez Aboû Mohammed Yandecân le Messoûfite, celui-là même en compagnie duquel nous étions arrivés à Iouâlaten. Il était*

*assis sur un tapis, tandis qu'au milieu de la maison il y avait un lit de repos, surmonté d'un dais, sur lequel était sa femme, en conversation*

*avec un homme assis à son côté. Je dis à Aboû Mohammed : « Qui est cette femme ? – C'est mon épouse » répondit-il – « L'individu qui est avec elle, que lui est-il ? – C'est son ami. /.../ Je fus surpris de sa sottise ; je partis de chez lui, et n'y retournai plus jamais. » (1979, t. IV, p. 390).*

c/ L'ethnocentrisme est ancien mais aussi universel. Aucun peuple, aucune culture ne paraît y échapper. Dans de nombreuses sociétés dites « primitives » il est ainsi fréquent que les individus se nomment « les hommes » renvoyant ainsi ceux qui n'appartiennent pas à leur société dans la non-humanité. Par un curieux effet de miroir, l'ethnocentrisme peut, dans certaines situations, être mis en acte par deux groupes opposés, deux groupes qui en quelque sorte se donnent la réplique. Ainsi, «...quelques années après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes possédaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des blancs prisonniers afin de vérifier par une surveillance prolongée si leur cadavre était, ou non, sujet à la putréfaction. » (C. Lévi-Strauss 1961, p. 21) D'où ce paradoxe que relève si bien C. Lévi-Strauss : en adoptant un regard ethnocentrique nous ne faisons que reproduire le regard de ceux que nous qualifions de « barbares ». « *En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus « sauvages » ou « barbares » de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une*

*de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie » (Ibid, p. 22)*

Au final, l'ethnocentrisme nous paraît non pas –comme il est parfois avancé- le simple refus de penser et d'admettre la diversité culturelle mais bien celui de penser et admettre la *relativité culturelle*. De nos jours, avec le développement massif des moyens de communication, personne ne peut véritablement nier la diversité culturelle. Il suffit d'allumer son poste de télévision pour savoir que l'on ne mange ni les mêmes aliments ni de la même manière à Tokyo, Alger, Bogota ou Paris... Mais admettre la relativité culturelle, c'est accepter que du point de vue de la valeur rien ne différencie (en plus ou en moins) celui qui mange un hamburger (ou un couscous !) de celui qui déguste des serpents ou des fourmis... Et là, convenons que l'exercice est plus difficile surtout si l'on se trouve réellement confronté à la réalité de telles pratiques alimentaires...

Mais, il est également évident, que cette stigmatisation de l'autre permet de mieux identifier son groupe d'appartenance. D'où cette volonté universelle de tracer des limites plus ou moins immuables entre « Nous et les Autres » pour reprendre le titre du beau livre de T. Todorov.

Enfin, il me paraît nécessaire de rapidement évoquer une seconde forme d'ethnocentrisme. Il s'agit là d'un type de discours qui, bien loin de dévaloriser l'Autre, va tout au contraire le glorifier, l'encenser. C'est l'éloge de la différence. Ce cas de figure est facilement lisible dans l'exotisme que mettent en avant nombre de récits de voyage où il s'agit *in fine* d'assouvir sa curiosité de l'autre sans se remettre soi-même en

question. On le retrouve également au XVIII<sup>ème</sup> siècle dans ce qu'il est convenu d'appeler le mythe du « bon sauvage » et tout un pan de l'œuvre

de Diderot a ici valeur exemplaire<sup>2</sup>. L'Autre n'est alors que le support projectif d'un idéal occidental, la représentation inversée et négative de notre propre société : NOUS < AUTRE.

Le fondement de ce type d'ethnocentrisme est similaire à la première forme envisagée : c'est toujours notre propre culture qui, de manière positive *ou* négative est érigée en valeur de référence. L'Autre n'est ni connu ni reconnu en lui-même. Sous prétexte de réhabiliter le « primitif », le « sauvage », on ne fait qu'inverser les termes de la comparaison. Le raisonnement est tout aussi schématique et dichotomique que dans la première forme d'ethnocentrisme : d'un côté le « bon » de l'autre le « mauvais ». C'est un véritable ethnocentrisme « à rebours » dont il s'agit ici.

**Forme 1 : NOUS (+) > AUTRE (-) / Forme 2 : NOUS (-) < AUTRE (+)**

### **L'ambition anthropologique**

Je n'ai pas l'ambition de retracer ici dans le détail de ses enjeux ce moment historique qui vit naître dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle la science anthropologique. Je m'en tiendrai à l'essentiel soit aux deux aspects majeurs qui, au niveau des intentions, me paraissent caractériser l'apparition de cette science de l'homme.

L'anthropologie, dès sa période initiale, se donna deux ambitions. La première consistait à penser et comprendre l'autre dans sa différence et sa spécificité. C'est là un point capital. Le premier mérite de l'anthropologie fut en effet d'affirmer que toutes les sociétés et cultures ont égale dignité à être l'objet d'une investigation scientifique et que leur étude doit être

menée sans aucune hiérarchisation, sans aucune réduction. Par là était d'entrée affirmé un respect sans faille du relativisme culturel. Mais, dans le même temps, était aussi avancée l'idée que l'anthropologie devait, au final, transcender ces différences culturelles afin pour qu'au-delà d'elles puisse être pensée –sans réduction folklorique- l'humaine condition. D'où la forte affirmation d'une humanité perçue tout à la fois comme *une* et *plurielle*.

En cela, en cette fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'anthropologie prend donc le parti du monogénisme qui soutient que bien que culturellement diversifiée l'humanité n'a qu'une seule origine. A contrario, l'hypothèse polygéniste qui avance l'idée d'une hétérogénéité naturelle des races et cultures est elle rejetée.

Mais cette prise de position est loin de résoudre tous les problèmes. Tel est notamment le cas de cette question qui de ses origines à nos jours taraude la discipline anthropologique : si l'humanité est *une*, comment penser la *différence*, la *relativité culturelle* ? C'est bien là la question centrale à laquelle est confrontée notre discipline. D'où une tension permanente, parfaitement lisible dans l'histoire de l'anthropologie, entre *universalisme* et *particularisme*<sup>3</sup>.

Ainsi, si dès son origine l'ethnologie s'est particulièrement intéressé aux sociétés autres, ce n'est pas dans un but folklorique mais bien dans le dessein de réfléchir sur le fonctionnement général du social et du culturel. Et ce afin de dégager des catégories analytiques, des modèles d'intelligibilité universels capables de rendre compte *tout à la fois* et de la diversité et de l'unité du genre humain. Par la méthode comparative propre à notre discipline, il s'agit au final de transcender (sans les annuler) les différences pour atteindre à l'universel, pour saisir au-delà des discontinuité observables les invariants propres à toute l'humanité, à l'esprit humain dirait peut-être C. Lévi-Strauss.

L'anthropologie apparaît alors (avant tout ?) comme une entreprise de traduction des cultures, comme le moyen –pour reprendre le vocabulaire de C. Geertz- de relier les « savoirs locaux » au « savoir global »

### Références

- Geertz, C. 1986. *Savoir local, savoir global*, Paris, PUF.  
 Ibn Battûta. 1979. *Voyages d'Ibn Battûta*, tome 4, Paris, Anthropos.  
 Kilani, M. 1992. *Introduction à l'anthropologie*, Lausanne, Payot.  
 Lévi-Strauss, C. 1961. *Race et Histoire*, Paris, Gonthier.  
 Todorov, T. 1989. *Nous et les Autres*, Paris, Seuil.

---

<sup>1</sup> : Voir Khilani 1992.

<sup>2</sup> : Voir notamment son *Supplément au Voyage de Bougainville*.

<sup>3</sup> On notera d'ailleurs que ce clivage entre universalisme et particularisme dans notre manière d'appréhender l'altérité, de penser la différence, trouve certainement son fondement bien au-delà du champ de l'ethnologie. La philosophie occidentale a développé deux manières différentes et opposées d'appréhender l'autre soit en insistant sur l'universalisme (cas de la philosophie dite des lumières au XVIIIème) soit en prônant la spécificité et le relativisme culturel (cas du romantisme allemand)